

**LE JOUR, 1949**  
**10 JUILLET 1949**

**PROPOS DOMINICAUX – « VIVRE, MON CHER LUCILLIUS... »**

“Vivre, mon cher Lucillus, c’est faire la guerre”. Ainsi s’exprime Sénèque cité par Montaigne ; et nous le croyons bien. Est-il une heure sans conflit, un jour sans combat et sans fièvre ? Et lorsque, par hasard, un moment s’est passé loin de la contrariété et du chagrin, lorsque la lumière nous a paru heureuse et la brise légère, il faut par un retour inévitable que les soucis se multiplient, et les peines.

**Que cherchons-nous dans la vie ? Si c’est le bonheur, nous savons qu’il ne peut pas durer ; si c’est la sérénité, nous feignons d’ignorer qu’elle ne dépend que de nous.** C’est à la raison, au caractère, au sentiment même qu’il faut demander volonté, patience et courage plutôt que de courir la chimère comme des fous et comme des enfants. Au lieu de simplifier cette existence où devant nous la désillusion est aussi commune que le rêve, nous embrouillons davantage et compliquons de nos mains l’écheveau où nous sommes pris.

Pour une vie un peu paisible, il faut une part de force d’âme, une part de sagesse, une part de musique et une part d’oubli ; mais l’oubli doit être celui de nos ambitions et la musique, par dessus tout, un chant de l’âme, pour la sagesse, elle est faite de détachement, d’acceptation virile ; et la force d’âme enfin, c’est ce qui fait d’un homme un homme, ce qui nous fait dominer l’accident, le péril et l’épreuve d’aussi haut que l’étoile regarde la mer.

Nous savons que le repos n’est pas d’ici-bas et nous nous obstinons à le chercher sous la forme du plaisir et des jeux. Nous entrons dans des luttes sans fin en vue d’une paix qui nous est interdite (nous voulons parler de cette paix imaginaire qui nous laisserait jouir indéfiniment des biens matériels auxquels nous sommes le plus attachés). Mais “vivre, c’est faire la guerre” ; rien que de respirer suffit pour qu’il faille lutter. Et gagner quelque chose, - puissance ou richesse -, c’est s’astreindre à le défendre.

Plus nous accroissons nos biens, plus nous en perdons le sommeil, plus nous nous attachons à ce qu’il nous faudra quitter. Et si l’ambition du pouvoir nous possède, alors nous sommes esclaves de ce pouvoir que nous ne pouvons conserver qu’en nous heurtant à la montée des passions.

Telle est la condition de l’homme et qui devient un joug dans la mesure où, pris par l’habitude, nous ne réfléchissons plus. Mais réfléchir implique une option entre un désir insatiable et un renoncement difficile. Sans doute faut-il que chacun connaisse ses responsabilités et ne commette pas la lâcheté de les fuir ; mais, de là à se nourrir de désirs et d’ambitions il y a loin.

**La vie, normalement comprise, est un équilibre de l’esprit au milieu d’une guerre d’usure.** Si l’on invite quelquefois le lecteur à y songer, c’est que de la somme des équilibres individuels, dépend très certainement l’équilibre de la cité.